

Marie-Claude Desforges  
Université de Victoria

## **Expressions idiomatiques : Une arme culturelle ?**

### **Résumé**

Les jeux verbaux, comme la déconstruction des expressions idiomatiques, prennent leurs forces dans la dérogation à la norme et c'est de cette dernière qu'ils acquièrent tout leur pouvoir. En effet, parler de jeux c'est parler d'intentions de l'auteur, d'attitudes face à la réception et de fonctions, humoristiques, culturelles ou sociales. Toutefois, bien que le but de ce jeu de langage puisse différer d'un auteur à l'autre, un élément reste commun à tous, l'humour. Sachant que l'humour est un moyen efficace de véhiculer une critique, qu'elle soit sociale ou autre, l'écrivain, en l'exploitant, s'assure de rejoindre un plus grand public.

Les syntagmes figés s'établissent dans l'inconscient et sont symboliquement ancrés dans la réalité d'autrui et/ou d'un groupe social/ culturel. Subséquemment, en manipulant ces symboles, on déstabilise les locuteurs dans leurs habitudes. C'est un phénomène observable et sur lequel nous nous pencherons durant cette étude, portant principalement sur deux auteurs Sol et Boris Vian. Les jeux de langage, comme la déconstruction des syntagmes figés, sont un moyen donné pour dire ce que l'on ne veut dire ouvertement. La langue doit travailler pour l'homme, chaque auteur, en se l'appropriant, fait des remises en question des bases de notre société, ayant pour but ultime de bousculer les institutions.

Quiconque est familier avec la langue française connaît quelques-unes des expressions idiomatiques qui viennent enrichir notre langue. Pratiquement intraduisibles, ces expressions aux saveurs culturelles prédominantes ne sont partout et nulle part à la fois, c'est-à-dire qu'à force d'être sous nos yeux on ne les voit plus. La plupart ayant un signifiant précis, connu des usagers, ne trouve pas leur sens dans l'addition des mots qui la constituent, mais plutôt dans la réalité abstraite qu'elle symbolise pour des groupes culturels francophones.

Il s'avère intéressant d'étudier la manière dont certains écrivains utilisent ces syntagmes figés comme arme à double tranchant. En effet, en jouant principalement sur le signifiant pour créer de nouveaux signifiés, ces écrivains, en intégrant le jeu de langage qui est la déconstruction des expressions idiomatiques, s'attaquent formellement à ce qui est partagé et connu de tous, parfois même considéré intouchable, soit la langue et ses traditions. Toutefois, malgré que le but de ce jeu de langage puisse différer d'un auteur à un autre, un élément reste commun à tout, l'humour. Sachant que l'humour est un moyen efficace de véhiculer une critique, sociale ou autre, l'écrivain, en l'exploitant, s'assure de rejoindre un plus grand public.

Mais que se passe-t-il lorsque la déconstruction des expressions figées les rend moins accessibles, qu'elles deviennent plus spécifiques à un groupe social ou culturel, qu'elles s'attaquent à des faits très contemporains, que les nouvelles réalités qu'elles illustrent n'aient un rapport en soi que dans les contextes dans lesquels elles sont utilisées ? En fait, la déconstruction des locutions figées entraîne une diminution du bassin de destinataires et ce, la plupart du temps, pour des raisons de référence culturelle. C'est un phénomène observable et sur lequel nous nous pencherons durant cette étude portant principalement sur deux auteurs : Sol et Boris Vian.

Tout d'abord, il est important de préciser que tout au long de cette étude nous utiliserons les termes locution figée ou syntagme figé. C'est qu'il existe une zone nébuleuse

entre locution figée, expression idiomatique et proverbe. Toutefois, le proverbe a une fonction plus spécifique, car habituellement il véhicule une certaine sagesse. Néanmoins, cela ne l'empêche pas de figurer parmi les syntagmes figés. Par ailleurs, un idiome, élément compris dans l'expression idiomatique, se rapporte à une comparaison entre deux langues. Là n'étant point la nature de cette étude, ayant comme principale tangente le travail à l'intérieur de la langue même, il serait peu approprié d'utiliser ce substantif pour caractériser l'objet de l'étude.

### **Définir un syntagme figé**

Avant d'aborder les jeux verbaux, que représentent les déconstructions des locutions figées, il est primordial d'en établir une définition et d'en expliquer les origines. Origine ici est implicitement l'étude du processus qui transforme des figures en syntagme figé. Il est difficile de donner une définition claire et concise d'une locution figée, car ce domaine pose problème dans la normalisation de la langue. C'est que les locutions figées sont pour la plupart du domaine oral et ensuite par la fréquence de leur utilisation passent dans la tradition écrite. L'essentiel de la description, c'est qu'elle concerne des expressions toutes faites et figurées, qui ont pris naissance d'une image, d'une métaphore, d'un glissement de sens et qui ont ou ont eu dans l'usage social une vitalité. Ces locutions et expressions mettent dans le discours une couleur que les énoncés régulièrement produits n'ont pas. De plus, comme le souligne Catherine Caws dans son article intitulé *Analyse d'une locution : Prenons l'exemple de peur bleue* « Il s'agit d'un groupe de mots ayant une acceptation figurée que l'usage a réunis ou qui a été fixé par la tradition. Les locutions n'admettent pas ou peu de variations lexicales ou syntaxiques, de plus sur le plan sémantique, le critère de reconnaissance d'une locution figée est qu'elle échappe aux hypothèses de compositionnalité » (p.411-412). Elles

peuvent être prises au sens littéral et figuré et le figement se manifeste par un blocage total ou partiel sur l'axe paradigmatique et syntagmatique. Donc, ce sont des syntagmes codés dont la compréhension au sens figuré se fait au niveau du code. Ce sont ainsi des unités globales dont on ne peut saisir la valeur en additionnant les mots et dont il est presque impossible de faire une traduction sans en changer le sens.

Les locutions figées ont peu de place dans la normalisation de la langue. Comme l'établit Claude Duneton dans la préface de son ouvrage intitulé *La Puce à l'oreille*, les locutions figées appartenant à la langue française sont considérées comme étant un langage imagé qui « comme toute langue non officielle, ou non conventionnelle » (p.16) ( par le signifié qui ne concorde pas avec l'addition des mots dans l'axe syntagmatique) sont catégorisées à part, ne cadrant pas tout à fait avec les règles de formation du discours, ni par la forme ni par le sens. Par exemple : le chat sort du sac, ne réfère pas à l'animal, mais plutôt à une vérité qui éclate au grand jour. En fait, ce qu'entend Duneton par « non officielle » c'est que l'Académie française, éminente gardienne de la langue française dans sa forme la plus pure n'admet pas les expressions comme étant des syntagmes normalisés, mais plutôt comme étant des phénomènes attribuables à des groupes sociaux, culturels, prenant naissance dans l'histoire d'une communauté définie.

Il y a un certain paradoxe entourant les syntagmes figés. On sait déjà qu'ils sont difficiles à définir, ne cadrant pas dans la norme de la langue française. Malgré cela, dès que l'on change leur structure pour en faire un jeu, on choque certaines personnes. Selon Duneton ce serait par ce que « les locutions ont poussé des racines dans notre inconscient et notre inconscient défend ses pousses » (p.20). En fait, elles s'établissent dans l'inconscient et sont symboliquement ancrées dans la réalité d'autrui et/ou d'un groupe social/ culturel. Subséquemment, en manipulant ces symboles on déstabilise les locuteurs dans leurs fondements. C'est peut-être pourquoi la déconstruction des locutions figées, devient le jeu de

prédilection pour certains auteurs. Néanmoins, pour bien saisir tous les éléments compris dans ce paradoxe, il est primordial de comprendre la formation des syntagmes figés. Tout d'abord, ce sont des figures qui après un usage oral fréquent deviennent clichés pour ensuite devenir locution figée. Mais comme la langue, qui n'est pas statique, leur connotation peut parfois évoluer, comme l'illustre Alain Rey dans la préface du *Dictionnaire des Expressions et Locutions figurées*, en parlant des caractéristiques fondamentales des locutions :

... alors que leur sens global est relativement fixé et constant, ce qu'elles suggèrent leur « valeur connotative », par opposition à cette valeur dénotative peut varier selon les époques, selon la connaissance et les références de ceux qui les emploient. (p.XI)

Prenons un exemple : Avoir la puce à l'oreille, qui, de nos jours, signifie avoir un soupçon, un doute sur quelque chose. Le sens premier de cette locution, qui lui aura donné son succès, était en fait érotique et signifiait avoir des désirs sexuels. Le sens aura évolué selon l'image qu'invoque la locution. En outre, on retrouve aussi le phénomène contraire ou un signifié peut avoir différents signifiants. Par exemple, en France il pleut comme vache qui pisse ou il pleut des cordes. Au Québec il pleut à boire debout ou il pleut des clous. Dans les deux cas, le signifié est une pluie très forte, mais leur origine et leur forme viennent de réalités qui sont propres à ces groupes culturels, et ce, malgré qu'ils partagent le même code, ici la langue française. À partir de cette idée, on peut affirmer que ces syntagmes figés deviennent des lieux communs à un groupe de locuteurs définis. Mais encore, elles possèdent une certaine charge émotionnelle qui se définit par un sentiment d'appartenance culturelle ou sociale chez les locuteurs. Ce sentiment d'appartenance se révèle d'autant plus vrai dans le cas de personnes qui s'exportent hors de leur sphère culturelle. En effet, c'est à ce moment-là qu'ils prennent conscience de l'importance de ces expressions dans la langue. Ainsi, on peut dire que les locutions ont une certaine « résonance intime » (Duneton p.18) qui parfois chez des individus se teinte d'une connotation très intense reliée à des événements du passé qui, par les images qu'elles invoquent inconsciemment, deviennent sacrés, intouchables. Bref, les

locutions figées font partie de ce que l'on peut appeler le patrimoine, et ce, pas seulement pour des groupes culturels définis, mais dans toute la francophonie. Malgré leur évolution, elles ont leur racine dans la tradition orale et par les sentiments intimes qu'elles peuvent faire naître chez les locuteurs. Leur déconstruction, s'attaquant à des produits de lieux communs, déstabilise les lecteurs dans leurs repères.

### **Déconstruction : un jeu verbal**

Abordons maintenant, sous l'optique d'une déclaration de Vian: «Car il y a des moments où je me demande si je ne suis pas en train de jouer avec les mots... Et si les mots étaient faits pour cela ? » *Les Bâtisseurs d'empire*, la déconstruction des syntagmes figés et ses effets sur les destinataires. Nous avons déjà préalablement établi que les locutions figées font partie des lieux communs d'un groupe de locuteurs, qu'elles mettent « en œuvre des associations mentales ou s'expriment le symbolisme et l'inconscient culturel » (Le petit Robert) qui parfois peuvent revêtir un aspect sacré. Mais tout d'abord, il faut établir que la déconstruction est un jeu sur le signifiant qui crée de nouveaux signifiés ou qui dans certains cas conserve le même signifié tout en faisant varier l'image invoquée. Prenons comme exemple, le procédé de l'introduction d'une unité parasite que l'on retrouve dans l'œuvre de Vian. Vian, pour qui la langue était faite pour être subvertie et désacralisée, s'attaquait à des groupes de mots, syntagmes figés, les remaniant d'une façon telle qu'il dépaysait plaisamment le lecteur « en contribuant à l'activité très surréaliste de la démolition des lieux communs » (Gadbois). L'intrusion d'une unité parasite (Hesbois p. 108), renverse le sens de la locution. Cependant, certaines locutions n'acceptent pas la séparabilité de leurs constituants par un modificateur sans que la locution devienne un syntagme libre. Par exemple, cette brebis est galleuse, dans ce cas la locution devient un syntagme libre pris au sens littéral. Ceci

peut être un danger dans la déconstruction des locutions. Par contre, les locutions utilisées par Vian sont si ancrées dans le culturel que même avec l'intrusion d'une unité parasite, elle garde son caractère ou caractéristique de syntagme figé. Par exemple : « on aurait entendu crier une mouche violée » (Baudin p. 36), dans cette formule renouvelée par Vian, que l'on retrouve dans son recueil de nouvelles intitulé *Les Fourmis*, on retrouve deux procédés : l'ajout d'un verbe parasite et d'une voyelle dans volée. Ses ajouts chargent la locution d'un caractère plus ou moins négatif en comparaison de l'original. Donc, pour Vian jouer avec les syntagmes figés permet de briser l'ordre établi de rompre avec la routine des usages traditionnels et par là « ouvre la voie à une exploration systématique, à une expérimentation méthodique des possibilités du langage » (Oulipo, p.139).

Mais qu'arrive-t-il lorsque le jeu dérange, provoque ? Dans l'exemple de Vian, l'image mentale invoquée par le nouveau syntagme se charge d'une connotation négative. Toutefois, pour les initiés, elle garde le même signifié tout en transformant le signifiant. Subséquemment, pour comprendre la pleine saveur de cette déconstruction il faut connaître le sens original de la locution pour concevoir toute la portée de la nouvelle. Il faut remarquer que la déconstruction des expressions idiomatiques chez Vian prend toute son ampleur selon le contexte dans lequel elles sont employées, mais là encore si le lecteur n'est pas familier avec l'expression il n'en saisira pas pleinement le sens. Un autre exemple serait « passé un tabac de contrebande » qui réunit les deux expressions passage à tabac et tabac de contrebande (*L'écume des jours*, 273), qui selon Vidal Gadbois serait un renouvellement par dérapage C'est à dire « un télescopage de deux expressions figées ou reçues, sur le mode des mots valises. Ce dérapage se fait à la faveur de relation homonymique et polysémique entre la finale de la première expression et le début de la deuxième ». Ces expressions renouvelées par Vian donnent plus d'ampleur à l'aspect critique devant un fait à accompli. Dans le contexte

l'usage du passage à tabac est un acte illégal, mais qui devient légal dans le cadre du récit. La connotation du nouveau syntagme dans cet exemple est amplifiée par l'absurdité du geste.

Un autre facteur entre en ligne de compte dans la compréhension de ces jeux de langages, comme l'explique Vital Gadbois. À savoir qu'un facteur subjectif est toujours dominant dans la réception du destinataire. « Le signifié appartient au bagage commun de tout locuteur et auditeur d'une langue qui s'en sert pour transmettre et recevoir des sens » (26), des significations communes au groupe visé. Pourtant quand le signifié appartient à un autre signifiant par le truchement d'altérations de ce dernier, ou quand la formule figée connue de tous est altérée, le nombre de destinataires compris dans la nouvelle forme diminue et la nouvelle formule offre une multitude d'avenues de compréhensions selon le bagage personnel du lecteur. Parler de jeux c'est donc parler d'intentions de l'auteur, d'attitudes face à la réception et de fonctions, soit humoristiques, culturelles ou sociales. Bref, les jeux verbaux, comme la déconstruction, prennent leurs forces dans la dérogation à la norme et c'est de cette dernière qu'ils acquièrent tout leur pouvoir.

À quels niveaux, les déconstructions des syntagmes figés, modifient-elles les repères familiers ? Comme l'explique Laure Hesbois dans son ouvrage intitulé *Les Jeux de langage* :

La déconstruction de locution figée se résume à démembrer, et donc nier en tant qu'unité codée, l'expression primaire fournissant les matériaux nécessaires à une construction nouvelle où se joue la fantaisie du locuteur. Elle n'en demeure pas moins facilement reconnaissable ce qui oblige à une double lecture : L'une conforme à l'usage courant, et l'autre déviante, déterminée par l'emploi actuel qui en est fait. C'est l'écart entre ce que l'on reconnaît et le nouvel emploi déterminé par le contexte qui constitue le jeu. (p.109)

C'est à ce niveau que le nombre de destinataires devient de plus en plus limité selon le nouveau signifié et la nouvelle référence qu'il y est créé. D'autant plus qu'il ne faut pas négliger l'aspect culturel qui est le plus souvent mis en cause. Pour illustrer ce dernier point, prenons un exemple de Sol tiré d'un extrait de son monologue intitulé *La justice sans Balance* (Annexe 1). Dans ce monologue il donne à la situation d'énonciation une forme critique en

subvertissant le signifié, le blocage du sens, de la locution par le truchement de la technique de déconstruction ; prendre au pied de la lettre.

Prendre une formule au pied de la lettre c'est privilégier le sens concret. C'est interpréter le mot comme équivalent symbolique de l'expérience et non comme valeur abstraite à l'intérieur d'un système. C'est donner le pas à la représentation sur la signification ou, en d'autres termes, faire passer l'adéquation du langage au réel avant le respect du code. (*Les monologues du sol : une initiation à la langue-moi*, Laure Hesbois, p.129)

Dans cet extrait Sol s'approprie une locution bien ancrée dans la tradition, soit « piquer une tête », et en la déconstruisant, en la prenant pour son sens littéral, il fait une critique ouverte du système de justice québécois. De plus, il s'ensuit une élaboration, une variation sur le même thème, recyclant cette locution en la tournant et retournant dans toutes ses connotations possibles, lui donnant une saveur humoristique à but univoque de critique. Par contre, cette critique ne peut-être comprise que par les initiés et ceux qui sont au parfum des rouages de la justice. Il faut préciser que, selon Kristeva, le langage est en perpétuelle mouvance, que la signifiante englobant le sémiotique qui se rapporte à l'intime, à l'inconscient du destinataire, mais aussi au symbolique, c'est-à-dire à ce qui a trait à la structure sociale, se trouve remis en question lors de la déconstruction du syntagme figé, perdant ses repères. Conséquemment, Sol en subvertissant la signifiante, transgresse l'inconscient et le code. En somme, « La locution est ... l'un des lieux du langage où affleure cet inconscient, où les signifiants... » (Rey p.XIII) transposés à une autre réalité, déviés de leur origine, peuvent servir de véhicule prisé par certains écrivains pour exprimer une critique sociale. Par le fait même, comme l'a distingué Marcel Bénabou, membre de L'Oulipo, « les locutions introduisent dans la fluidité du langage quotidien quelques noyaux durs et servent de môle, de balise autour de quoi s'organise le discours » (p.138) et autour desquelles, comme on a pu le constater chez Sol, peut se greffer un discours à connotations multiples qui subjectivement s'adresse à un public restreint de par son objectif. Donc, chez Sol et chez Vian on retrouve une dénonciation de la société une révolution de son fondement même le langage.

Les jeux de langages, comme la déconstruction des syntagmes figés, constituent un moyen donné pour dire ce que l'on ne peut dire ouvertement. La langue doit travailler pour l'homme, chaque auteur, en se l'appropriant, fait des remises en question des bases de notre société, ayant pour but ultime de bousculer les institutions. Comme le dit Grotowski « pour transformer le monde il faut commencer par mettre les mots en question » (Gadbois, p.95). L'évolution de la langue française est imprégnée par les nouveautés, les traditions sont de plus en plus bouleversées par son éternelle mutation. Mais à partir du moment où on se joue des lieux communs, le bassin de destinataires s'amointrit et se limite à un groupe culturel ou social.

Une chose est incontestable : les syntagmes figés sont connus et acceptés par un grand nombre de gens et jouent un rôle irremplaçable dans l'identitaire des groupes francophones. Mais un questionnement s'impose lors de la déconstruction de ces locutions figées. Un questionnement qui pourrait faire objet de nombreuses études et qui se situe par rapport à l'effet sur le destinataire. Le destinataire, en l'occurrence l'écrivain, utilise ce procédé avec une intention, un but bien précis. Cependant, il n'a aucun contrôle sur la compréhension des destinataires. Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte lors de la réception, le temps qui change les repères culturels, l'aspect cognitif des individus et l'inconscient du lecteur qui se projette sur tout écrit. Donc, malgré une intention formelle de l'écrivain, il n'a aucun pouvoir sur la réceptivité du lecteur. En fait, c'est ce que l'on appelle l'élément incontrôlable de la littérature, la subjectivité qui peut venir dévier l'interprétation des jeux de langage et donner de nouveaux sens connotatifs à des formules remaniées. On peut donc suggérer que l'écrivain encode son texte sans certitude des effets sur le lecteur. Donc, ce serait une arme à deux tranchants servant l'écrivain pour véhiculer une critique, ou remettre en question des fondements de la société, mais aussi pouvant se retourner contre lui, déviant de son but premier l'intention dans sa démarche d'écriture.

## Bibliographie

Baudin, Henri. *Boris Vian humoriste*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973.

Caws, Catherine. "Analyse descriptive d'une locution: l'exemple de peur bleue". *Zeitschrift für romanische Philologie*. Band 112 (1996), Heft 3. pp. 409-423.

Duneton, Claude. *La Puce à l'Oreille : Les expressions imagées et leur histoire*. France, Éditions Balland, 2001.

Favreau, Marc. *Presque tout Sol !* Montréal, Éditions Alain Stanké, 2000

Gadbois, Vital. *Le Jeu Verbal dans « L'Écume des Jours » de Boris Vian : Questions de méthode*. Thèse de Doctorat de Troisième Cycle, sous la direction de Monsieur Georges Mounin, Aix-en-Provence, Université de Provence, Soutenue en 1972.

Hesbois, Laure. *Les jeux de langages*. Québec, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986.

Oulipo. *La Bibliothèque Oulipienne*. Volume 2. Paris, Editions Ramsay. 1987.

Rey, Alan. Sophie, Chantreau. *Dictionnaire des Expressions et Locutions*. Paris, Les Usuels du Robert, Édité par le Robert, 1982.

Marie-Claude Desforges, est étudiante de premier cycle au département de littérature française à l'Université de Victoria. Elle travaille présentement sur la rédaction de sa thèse d'Honours ayant comme sujet le surréalisme. Ses champs d'intérêt sont les écrivains français contemporains, Vian, les surréalistes, ainsi que l'utilisation des nouvelles technologies comme support d'apprentissage. Elle s'intéresse plus particulièrement à la subversion du langage. Au cours des deux dernières années, elle aura occupé le poste d'assistante de recherche pour le projet FrancoToile sous la direction de Catherine Caws.